

## Livre des abstracts

### Doctorales 2024

#### Mercredi 12 juin

- Maria Mora (ISJPS) : « *Walter Benjamin, lecteur de Kant* »

« Dans son « Programme de la philosophie qui vient » de 1917, Benjamin défend la nécessité de fonder un nouveau concept d'expérience, à partir de et contre Kant. La critique adressée au philosophe de Königsberg et aux Lumières est bien connue : ils ont réduit l'expérience aux paramètres physico-mathématiques et ont ainsi confondu expérience et connaissance de l'expérience. Rétablir les dimensions religieuses et langagières de l'expérience – qui à l'époque, et particulièrement dans l'essai « Sur le langage en général et sur le langage humain en particulier » de 1916, vont de pair – revient non pas à refuser tout le système kantien, mais à l'interroger pour ainsi dire du dedans. D'un point de vue de méthode, on ne saurait se contenter d'identifier les thèses que Benjamin critique ; si l'exigence demeure celle d'un « rattachement à Kant », il faut alors également comprendre ce qui, dans la philosophie kantienne, a pu inspirer certaines des thèses du jeune Benjamin. Une difficulté demeure, car Benjamin est peu explicite et il ne cite jamais les textes auxquels il pourrait se référer – cela ne fait pas office d'argument. Dans d'autres textes contemporains du « Programme », on peut trouver une discussion implicite de la théorie kantienne de l'expérience esthétique. Il s'agira donc pour nous de proposer une lecture croisée de certains passages essentiels de la Critique de la faculté de juger (notamment dans la Première introduction et dans l'Analytique du beau) et de textes que Benjamin écrivit dans ces mêmes années, parmi lesquels on compte des recherches autour de la liberté de l'imagination (dans un dialogue de 1915 et dans des notes de 1920), la célèbre lettre « Sur le langage » (1916), ou encore des fragments « Sur la perception » (1917). Du rôle de l'expérience dans la théorie de la connaissance jusqu'à la définition de l'expérience « authentique », Benjamin semble selon nous discuter des pages précises de la troisième Critique.

- Mamadou Dosso (HIPHIMO) : "Travail et émancipation sociale : entre "faire" et normes. Retour sur la problématique d'un travail émancipateur. Habermas, Honneth et Dewey »

La défense d'un rapport positif entre travail et émancipation est au cœur d'importantes ambivalences au sein de la théorie critique depuis son fondateur Karl Marx. A la fois héritier et critique de la première génération de ladite l'École de Francfort, Habermas, proposant de sortir la critique du capitalisme du marasme d'une conception critique et émancipatrice du travail, s'est évertué à rechercher l'horizon d'une éthicité démocratique dans une théorie de la communication excluant le travail. Si la place marginale accordée par Habermas au travail dans son projet politique a fait l'objet de nombreuses critiques, la question à proprement parler d'un travail prescriptif reste encore ouverte. Honneth propose, sur la base d'une critique de Habermas une théorie dans laquelle le travail se trouve réinvesti de ses vertus socialisantes. Toutefois, l'horizon de cette socialisation par le travail, au lieu d'être pensé dans l'activité concrète du travail, dans la réalité du travail est ramenée à une pâle conception normative du marché. C'est dans le cadre d'une valorisation du travail dans la pratique que nous voulons nous inscrire en faisant intervenir la conception deweyenne de l'instrumentalité.

- Clara Zimmermann (HiPhiMo) : « *Quand la matière déborde la forme : la voie intuitive de Kant dans la Critique de la faculté de juger* »

« Bien que Kant ait longtemps été considéré comme l'adversaire de Bergson en raison des critiques incisives présentes tout au long de son œuvre à l'encontre de l'idéalisme transcendantal, grâce à plusieurs travaux récents, la relation entre Bergson et Kant a commencé à évoluer, au point de considérer Kant non plus comme un adversaire, mais plutôt comme un « précurseur manqué » (Panero, 2008) ou encore comme un kantisme propre à Bergson (Riquier, 2016). En effet, malgré les critiques incisives de Bergson aux acquis de la Critique de la raison, dans un passage de l'Évolution Créatrice il avoue que, « contre ses prédécesseurs immédiats », Kant a été le premier à reconnaître une origine extra-intellectuelle de la connaissance, en distinguant une matière et une forme de la connaissance. Néanmoins, même si Kant ouvrait la voie à une philosophie nouvelle, Bergson conclut que dans cette direction, Kant lui-même ne s'est pas engagé. Quoiqu'il en soit, nous tenterons de montrer que, même s'il n'y a « rien de plus contraire à la lettre, et peut-être aussi à l'esprit de la Critique de la raison pure » qu'une matière qui déborderait la forme de toutes parts – comme l'écrit Bergson – il y a, en revanche, une voie intuitive chez Kant dans la Critique de la faculté de juger. Pour la développer, nous montrerons que, selon Kant, l'intuition est incapable de nous donner une connaissance directe, mais qu'elle est capable d'élargir notre connaissance d'une manière indirecte à travers la contemplation esthétique de l'art et de la nature. Ainsi, même si la critique bergsonienne se soutient par rapport à la première Critique, elle pourrait être contestée à partir des développements ultérieurs de la philosophie transcendantale de la troisième Critique. Nous espérons, enfin, avoir montré que le rapport complexe entre Kant et Bergson trouve tout sa puissance dans le champ de l'esthétique. »

- Marion Gouget (HiPhiMo) : « *La distinction entre l'homme et l'animal : de la théorie cartésienne des traces cérébrales à la liaison des idées chez Condillac.* »

« L'acquisition du langage constitue une rupture fondamentale dans l'histoire du développement de l'esprit que propose Condillac dans l'Essai sur l'origine des connaissances humaines. L'animal, comme l'homme, est capable de lier des perceptions entre elles et d'apprendre en conséquence de l'expérience à ajuster son comportement à son environnement. Si l'animal est sensible et donc conscient, il demeure néanmoins sans réflexion, sans mémoire et donc sans volonté. C'est précisément l'usage d'un langage constitué de signes arbitraires liés volontairement à certaines idées qui permet à l'homme d'acquérir la faculté de réfléchir et, par elle, de disposer volontairement de ses facultés. Il est autrement dit le lieu de son arrachement à l'animalité caractérisée par une dépendance aux sensations et aux circonstances présentes. Or, le texte de l'Essai nous semble à cet égard trouver une source dans la théorie cartésienne des traces cérébrales. À première vue, la conception condillacienne de la perception semble pourtant bien éloignée du propos cartésien : non seulement il ne s'agit pas pour lui de refuser une âme aux bêtes, mais surtout l'explication de la perception doit s'envisager, chez l'animal comme chez l'homme, du point de vue de la seule pensée, indépendamment de ce qui en donne l'occasion dans le corps. Le partage entre les facultés animales et humaines vise bien plutôt à montrer que la perception humaine est soumise à un apprentissage qui se fait d'abord passivement et de rendre ainsi compte de la manière dont les hommes apprennent malgré eux avant d'être capables de réflexion et donc de pensées volontaires. Or, il nous semble précisément que l'abbé a pu trouver dans la théorie des traces cartésienne les moyens de rendre compte d'une capacité d'apprentissage perceptif qui n'implique l'intervention d'aucune capacité réflexive ou rationnelle préalable et qui consiste in fine en une théorie des liaisons. »

- Jean-Julien Aumercier (Phico/ISJPS) : « *Les transformations morales du joueur de jeu vidéo* »

« La communication portera sur les rapports entre la pratique du jeu vidéo et la pensée morale du joueur. Il s'agira essentiellement de chercher s'il est possible de penser la part du jeu dans la pensée morale à partir de l'expérience que nous avons des jeux vidéo. Pour cela, nous convoquerons d'abord la notion de dilemme, en montrant qu'elle forme l'occasion d'une mise en jeu des croyances et valeurs morales sur fond de crise. Est-il possible que les dilemmes prennent une nouvelle forme lorsqu'ils deviennent des dilemmes vidéoludiques ? En quoi le dilemme pourrait-il gagner en intensité et en efficacité lorsqu'il figure dans un jeu vidéo et met le joueur en demeure de faire des choix ? Le dilemme vidéoludique pourrait-il être l'occasion d'une transformation morale du joueur ? En nous appuyant sur J. Henriot et P. Hadot, nous souhaitons montrer que les jeux vidéo pourraient constituer les exercices spirituels de notre temps, et que c'est en temps qu'exercices qu'ils pourraient prétendre à cette transformation du joueur. De même que dans les éthiques antiques, il s'agissait de s'exercer à mettre en pratique les principes découlant d'un choix de vie fondamental, les jeux vidéo pourraient être l'occasion de mettre notre pensée morale à l'épreuve et de lui faire prendre le risque du jeu. Nous tenterons de confronter ces hypothèses à quelques titres pris dans la production vidéoludique récente : *\*Life is Strange\** (Don't Nod, 2015), *\*The Walking Dead\** (Telltale Games, 2012) et *\*Frostpunk\** (11bits studios, 2018) »

- Steve Munday (IHPST) : « *Peut-on comprendre en mathématiques* »

Les mathématiques sont réputées difficiles. La question de savoir si on peut les comprendre dépend de ce qu'on veut signifier par ce "comprendre". Pour Henri Poincaré, on peut distinguer une compréhension formelle et une compréhension intuitionniste. Dans cette communication nous développons cette double signification de la compréhension. Un accent sera mis sur le rapport compréhension et invention d'un côté, et la compréhension mathématique dans un contexte culturel ou des langues naturelles qui préconise l'intuition sensorielle dans la compréhension de l'autre

- Farida Djemaï (HiPhiMo) : « *Les réceptions de la philosophie de Thomas Hobbes en France et en Allemagne au XVIIIe siècle.* »

« L'analyse des réceptions de la pensée de Hobbes au XVIIIe siècle en France et en Allemagne. Cette thèse explore les réceptions de la pensée de Hobbes au XVIIIe siècle en France et en Allemagne, en mettant en évidence les fondements de sa philosophie politique, en questionnant les articulations entre la nature et les origines de l'association civile. L'objectif principal est de comparer et d'analyser la manière dont ces concepts sont traités dans la pensée politique de Hobbes et réinterprétés dans les philosophies des Lumières du XVIIIe siècle. Nous cherchons également à clarifier la position de Hobbes en tant que penseur des Lumières et à identifier les influences caractéristiques de sa philosophie dans les diverses réceptions. »

Justine Janvier (HiPhiMo): « *Identité et devenir dans la vie de l'œuvre d'art : conservation, restauration, mutilation.* »

Que reste-t-il de l'œuvre d'art dans la suite des affections matérielles qu'elle subit ? La patine de temps et l'arbitraire des événements, les vols, les destructions, les disparitions sont tous susceptibles d'altérer l'apparence matérielle de l'œuvre. Que faire de ces transformations, là où la valeur de l'œuvre est souvent affirmée comme une parfaite identité à soi, qui confine à une « éternité potentielle », pour reprendre le mot d'Hannah Arendt ? L'œuvre d'art signale, dans

sa réalité concrète et matérielle, le problème de sa difficile inscription dans le temps. Elle est ce qui devrait durer de toute éternité, mais force est de constater que son corps se transforme et vieillit. À partir de la pensée de Luigi Pareyson, nous étudions la double affirmation d'une immortalité de l'œuvre et d'une vieillesse sereine en son propre corps. Tout en réfutant la thèse idéaliste qui fait d'une image intérieure ou d'une idée le support de l'identité de l'œuvre, Pareyson montre comment les transformations physiques de l'œuvre ne conduisent pas à sa nécessaire dissolution en tant qu'œuvre. Pour tirer tout le fil de cette réflexion, nous nous demanderons quelles sont les conséquences d'une telle position pour les problématiques concrètes de conservation et de restauration des œuvres.

## **Jeudi 13 juin**

- Antoine Dumaine-Martet (ISJPS) : « *De quelles musiques parle-t-on ?* »

« Le but de mon intervention est de partager une étape méthodologique de ma recherche. Partant d'un problème d'ontologie de la musique tel qu'il se pose dans les discours théoriques sur la musique dans le dernier tiers du XVIIIe siècle en France, j'essaierai de montrer qu'une attention portée aux épithètes qui servent à qualifier le terme "musique" permet de marquer une évolution dans la manière qu'ont les discours théoriques musicaux de déterminer leur objet. Je fais l'hypothèse que la logique de cette évolution est celle de la constitution de la musique comme objet philosophique. D'autre part, je fais aussi l'hypothèse que l'usage d'un certain épithète ("elle-même") qui apparaît surtout dans le derniers tiers du siècle correspond à l'invention d'une ressource linguistique de l'esthétique moderne. »

- Gian-Marco Galasso (HiPhiMo) : « *Habitude et coutume-éthique. La théorie hegelienne de la seconde nature* »

« Dans les études hégéliennes, en particulier celles sur la pensée juridique, sociale et politique de l'auteur qui mouvent en particulier du sujet d'institution, il y a un intérêt croissant pour le rôle de l'habitude e du coutume, notamment pour tout ce que Hegel désigne comme seconde nature. Dans le vaste débat qui s'est développé sur le concept de seconde nature (cf. Christ, Honneth, 2022), je propose d'isoler deux positions différentes, que je considère représentatives des principales tendances herméneutiques : d'une part, la position d'Andreja Novakovic, qui propose, en insistant sur les aspects critiques-réflexifs, une lecture néo-aristotélicienne du rôle de la « coutume-éthique » (Hegel, 2019, § 151) (cf. Novakovic, 2017) ; d'autre part, la position de Christoph Menke, qui tend plutôt à souligner le caractère ambigu, aliénant et intrinsèquement contradictoire de la seconde nature, en tant que, à la même fois, sa plus haute expression comme réalisation de la liberté, et sa plus haute chute comme objectivation dans des procédures mécaniques. (cf. Menke, 2013). Je propose d'individuer comme principaux moments de la seconde nature chez Hegel les trois suivantes : 1) Arbeit, 2) Bildung et 3) Politische Gesinnung. Il s'agira de mettre en évidence la manière dont ils s'articulent avec le traitement spécifique de l'habitude – que Hegel propose dans la section " Anthropologie " de l'Encyclopédie (Hegel, 2012, §§ 409-410) – et du costume-éthique (Hegel, 2013, §4; §151) Ce faisant, je pourrai analyser les aspects théoriques, anthropologiques, sociologiques et politiques qui caractérisent la théorie hégélienne de la seconde nature. »

- Simon Verdun (HIPHIMO) : « *La distinction marxienne entre profit et survaleur comme tentative de résolution du paradoxe de Ricardo* »

« La catégorie de survaleur, entendue comme produit de valeur du travail non payé, permet à Marx de fonder l'intégralité de sa théorie de l'exploitation. Notre intervention s'interrogera sur les raisons pour lesquelles Marx pense nécessaire de poser l'existence

de cette catégorie qu'il est le premier à conceptualiser. Nous nous concentrerons particulièrement sur la raison de sa distinction entre la catégorie de survaleur et la catégorie de profit, celle-ci étant réduite à une forme phénoménale (*Erscheinungsform*) de celle-là. Notre hypothèse de travail est que cette distinction trouve une de ses raisons d'être dans la manière dont Marx reçoit Ricardo, ainsi que les problèmes théoriques auxquels celui-ci fait face, depuis la première édition de ses *Principes de l'économie politique* de 1817 jusqu'à sa mort. Dans la dernière édition de 1821 des *Principes*, le premier chapitre « De la valeur » consacré au problème de la détermination des prix aboutit en effet à une aporie : la coexistence de deux théories de la valeur inconciliables, où la nécessité pour les différentes branches de vendre leurs marchandises à un prix intégrant le taux de profit moyen vient nécessairement contredire l'hypothèse de départ selon laquelle les marchandises s'échangent entre elles en fonction des temps de travail socialement nécessaires à leur production. Selon nous, il faut trouver en ce résultat paradoxal la raison du jugement porté par Marx dans ses *Théories sur la plus-value* sur les *Principes* comme relevant essentiellement d'une « architecture inversée » en raison d'un défaut d'abstraction de Ricardo, et dans son incapacité à distinguer le taux de survaleur du taux de profit. Ces deux niveaux d'analyse expliquent à notre avis la structure que prendra le *Capital*, et notamment la distinction entre les deux niveaux d'abstraction du livre I et du livre III, qui se trouvaient mêlées dans les *Principes*. »

- Soubattra Danasségarane (HiPhiMo) : « *Derrida et les langues : réflexions autour de la domination linguistique et de la (dé)construction identitaire dans le cas du bilinguisme et de la diglossie*. »

« Si le bilinguisme est idéalisé comme la pratique et la maîtrise à égalité de deux langues, dans les faits, les deux langues sont souvent pratiquées de manière beaucoup moins équilibrées. Niveaux variés et variables dans ces langues, origines géographiques de celles-ci, contexte historique et social de leur rencontre, valeur économique : beaucoup de ces facteurs provoquent des déséquilibres dans la construction identitaire de l'individu, mais aussi bien au-delà.

Dans cette intervention, on se propose d'explorer les origines de ces tensions, à savoir, les relations de pouvoir qui se nouent entre deux langues dans la situation du bilinguisme, et en particulier dans le cas de la diglossie. La diglossie est la situation de bilinguisme dans laquelle les deux langues n'ont pas un rapport égalitaire, et se voient attribuer des valeurs hiérarchisées en société par certaines idéologies linguistiques.

Ces dernières trouvent souvent leur source dans un contexte de nationalisme ou d'impérialisme linguistique liée à l'uniformisation du territoire ou à l'entreprise coloniale, où la langue est utilisée comme arme de domination identitaire, culturelle, économique et politique, et fragilise les populations linguistiques dominées, léguant ainsi la diglossie et ses paradoxes. Ainsi, si le conflit provoque nécessairement un trouble dans le vécu de l'identité individuelle, il s'agira d'étudier aussi les enjeux conceptuels et linguistiques qui dépassent l'individu ou la question seule de la langue. Que peut nous apporter l'étude du bilinguisme diglossique dans l'élaboration et/ou la déconstruction philosophique du concept même d'identité, nationale notamment ? Une des questions qui guidera notre réflexion sera de savoir si la question de la domination linguistique dans le bilinguisme ne se pose qu'en cas de diglossie, où si elle n'est pas finalement intrinsèque à toute langue qui en rencontre une autre. On s'appuiera pour cela sur les travaux de Derrida, qu'on fera dialoguer avec ceux de la sociolinguistique à ce sujet. »

- Dimitra Dardagani (GRAMATA) : « *Réciprocité et générosité chez Aristote et dans l'épicurisme antique* »

« L'objectif de notre intervention est de mettre en exergue l'importance des deux dispositions éthiques chez Aristote et dans l'épicurisme antique: la réciprocité et la générosité. Au sein

de ces deux pensées, la réciprocité joue un rôle prépondérant dans le déploiement et l'entretien des relations. De même, l'homme sage a tendance à garder une part restreinte pour lui-même. La générosité ne peut pas se manifester par pure obligation, dénuée de plaisir. Pour le Stagirite un don dépourvu d'agrément ne mérite pas d'être considéré comme un acte généreux. Pour les épicuriens, la générosité concourt au plaisir ; en même temps, comme toute vertu, elle est aussi coextensive au plaisir et ne s'accomplit pas sans un certain agrément : le plaisir étant à la fois un état affectif, la norme en vue d'une fin et la fin en soi. Nous pouvons donc s'attendre à ce que la générosité du sage épicurien ne se montrera pas avec réserve mais avec enjouement. Pour conclure, on montrera que pour les deux pensées, réciprocité et générosité constituent des pierres de touche de la reconnaissance d'autrui. »

- Rodrigo Castro Lima (ISJPS) : « *The problem with the analysis of religious and mystical experiences in contemporary philosophy of religion* »

« I would like to suggest a “comeback” to a more Kierkegaardian- Wittgensteinian oriented philosophy for I believe that contemporary (analytic) philosophy of religion is the result of a metaphysical muddle. Current investigations on the field conflate the demand for objective religious “truthmakers” -- such as religious or even mystical experiences -- with subjective commitments associated to one’s belief. This movement creates a “confusion of the spheres” in which the whole phenomenon of religion is already called into question based on categories that are completely alien to its object of analysis. In order to leave behind this “metaphysical entanglement”, my proposal is centered on three pillars: (i) to bring back to the table a Kierkegaardian- Wittgensteinian conception of belief in order to clarify what is indeed at stake when one opts for a subjective commitment while performing a “leap”; (ii) to demonstrate the untenability of current presuppositions concerning contemporary philosophy of religion; and (iii) to make it clear that the expression of a subjective (religious) commitment does not concern something about which one cannot be sure, but something that, despite an infinite subjective certainty (such as in the case of a mystical experience), one can neither express nor justify. At this point, one can only show one’s certainties through a radical commitment with existence itself, something that is unobservable from a wholly objective perspective. »

- Amelle Djemel (ISJPS) : « *Droit de la liberté subjective et autonomie de la volonté chez Hegel et Durkheim* »

« La liberté subjective se présente chez Hegel comme un corollaire de la vie éthique moderne. Dans *Les principes de la philosophie du droit* (1820), il en fait une composante positive de la liberté individuelle, affirmant le principe du droit de la particularité du sujet à trouver une satisfaction dans l'action. Durkheim, bien qu'il n'utilise pas le terme, aborde ce concept sous l'angle de l'autonomie de la volonté. Dans *De la Division du travail social* (1893), il cherche à résoudre la contradiction entre autonomie et solidarité dans les sociétés modernes. La division du travail y engendre une solidarité sociale tout en permettant à la personnalité individuelle de s'épanouir. Pour Hegel et Durkheim, la valeur subjective de la liberté n'est pas réductible à son degré d'objectivité, mais suppose la possibilité de se réaliser dans des institutions sociales et juridiques qui incarnent des principes rationnels et éthiques. Néanmoins, un excès d'externalité prive les individus de liberté subjective en ce sens qu'ils n'ont pas la possibilité d'établir une relation réflexive entre la volonté et l'objet sur lequel elle se détermine. L'État moderne est pour Hegel censé garantir ce droit comme auto-détermination de la volonté morale, permettant à la liberté subjective de se réaliser, tandis que Durkheim perçoit le rôle structurant des normes sociales dans la formation de l'autonomie de la volonté comme réalité morale. Cette attribution de la préservation de la liberté subjective à l'État pose la question de la façon dont ce droit peut être affirmé, grâce à un appareil étatique garantissant la médiation

entre les contraintes sociales externes et l'autonomie personnelle dans sa dimension pratique, ou en tant qu'attitude individuelle capable d'intérioriser ce droit selon un principe de causalité. »

- Adrien Gouletger (IHPST) : « *Repenser la notion d'information au-delà du mécanisme* »

« Depuis les années 50, la notion d'information issue de la théorie de la communication de Shannon et de la cybernétique a fait montre d'une rare puissance de contamination épistémologique. Dans les sciences du vivant en particulier, elle joue un rôle central dans le développement de l'organisme, conçu comme le résultat de l'expression d'une information génétique, et dans la relation cognitive qu'il établit avec l'extérieur, conçue comme traitement de l'information captée dans l'environnement. Ces deux usages de l'information caractérisent deux approches dominantes, quoique contestées, de la biologie et de la cognition, à savoir respectivement le « génocentrisme », ou déterminisme génétique, et le cognitivisme. En dépit de l'absence d'unité dans ses usages et ses définitions, voire même de la simple absence de définition, cette notion d'information atteste toujours de son origine technologique dans le fait qu'elle favorise, partout où elle est mobilisée, l'assimilation de l'organisme à la machine (prégnante dans les métaphores du programme génétique, du cerveau-ordinateur, etc.). Rien d'étonnant, dès lors, à ce que des critiques virulentes de la notion d'information aient émané, en philosophie de la biologie, de la sphère organiciste dont les représentants travaillent à élaborer une théorie de l'organisme dégagée de l'analogie avec la machine. Alors que certains plaident en faveur du rejet pur et simple de la notion au prétexte qu'elle serait irrémédiablement mécaniste, réductionniste et déterministe, je me propose d'explorer une autre voie qui consisterait à la repenser au-delà de sa conceptualité cybernétique, selon une perspective organiciste. Je dresserai un tableau synthétique des critiques que l'organicisme adresse à la notion technologique d'information et ferai état de quelques pistes de réflexions qui orientent mes recherches actuellement. »

## **Vendredi 14 juin**

- Tahin Aymen (HiPhiMo) : « *De l'Art Naïf à la scène de genre, Contribution à la décolonisation d'un genre artistique Marocain.* »

« Dans l'histoire artistique marocaine moderne et contemporaine, le genre de l'art dit « naïf » occupe une place importante, de la première exposition d'Ali Ben R'bati en 1916, à nos jours le genre a connu une grande pérennité. Pourtant, aucun effort réel de théorisation ou d'historicisation n'a réellement été entamé. Nous voudrions dans cette intervention chercher à penser le genre dans sa dimension positive. Nous montrerons dans un premier temps comment la catégorie « Naïf » ainsi que ses dérivés -Brut, outsider, singulier- se constituent comme des référents coloniaux qui invisibilisent et homogénéisent un ensemble de pratiques artistiques qui constituent en fait un art de la scène de genre à l'histoire et aux mutations propres. De plus, les artistes dits « Naïfs » sont souvent issus de milieux ruraux et paysans ayant peu accès à l'éducation dans le Maroc du XXe siècle. Ainsi, ils ont été écartés des questions sur la modernité artistique, et privés d'une réelle agentivité parce que considérés comme des créateurs spontanés situés en dehors de la vie mondaine. Or, selon nous, cette idée est fautive : non seulement ces artistes expriment un fort nationalisme, parfois anticolonial, qui se conçoit comme une représentation de la vie du Maroc rural. En ce sens, leur pratique est ancrée à la fois politiquement, historiquement et socialement. Il s'agit ici de replacer l'importance de leur production artistique dans l'histoire culturelle marocaine en réengageant leur agentivité dans le récit post-colonial ou anticolonial moderniste. Enfin, nous voudrions caractériser trois périodes importantes avec leurs spécificités: de 1916 à 1948

la scène de genre expression du quotidien ; 1948 à 1968 périodes d'injection des préoccupations modernistes dans la scène de genre ; enfin 1968 à 1975 le tournant culturel de la scène de genre avec l'intégration, dans l'esthétique formelle des scènes populaires, du vocabulaire visuel vernaculaire marocain. »

- Stratis Chomenidis (ISJPS) : « *Quelles raisons avons-nous de revenir aux travaux de Freud pour penser l'usage de la psychanalyse dans le Politique ?* »

« La théorie de la psychanalyse conçue par Sigmund Freud au tournant du XX<sup>ème</sup> siècle est probablement une des thèses philosophiques les plus controversées de la modernité. Étant volontairement située à l'intersection de la pratique clinique et de la pensée abstraite ou didactique, la conceptualisation de Freud a été (et semble toujours être) partiellement dénigrée par le milieu académique et intellectuel étranger à la psychologie clinique ou la psychopathologie. Cependant, l'œuvre du penseur juif autrichien propose, en substance, une interprétation des motivations inconscientes du comportement humain individuel, aussi bien sur la base d'observations diagnostiques, que sur la base d'une véritable réflexion contractualiste (n'ayant à priori rien à envier aux alternatives érigées par Rousseau ou les Lumières écossaises). En admettant, à minima, un intérêt conceptuel à l'étude de certains pans de la philosophie de Freud (ce que je tenterai de justifier par un dépassement constructif des préconceptions ou préjugés concernant les travaux du penseur), je vous propose une analyse critique des postulats émis par Cornelius Castoriadis et Jacques Lacan, qui ont, chacun à sa façon, interprété certaines déductions Freudiennes sous le prisme du collectif et des dynamiques socio-politiques. Par la suite, en supposant que la théorie de la psychanalyse peut renseigner une tentative de compréhension des motifs individuels (et donc subjectifs) de participation en démocratie, je défendrai la pertinence d'un retour à un "entre-deux" Freudien pour rétablir la légitimité interprétative de la psychanalyse quant au devenir d'un corps socio-politique. »

- Frédéric Mwin-Maalou Dabire (IHPST) « *Objectivité scientifique et décolonisation épistémique* »

« La science, généralement, s'entend entre autres comme un (le) mode de savoir certain et non comme un certain mode de savoir parmi tant d'autres. Ainsi, la connaissance scientifique est communément caractérisée tant par les scientifiques que par les philosophes des sciences par l'adjonction de l'objectivité. Lalande (2006, p. 954) aussi bien Chalmers (1987, p. 21) partagent le même avis sur l'objectivité qui fonderait la science. De l'objectivité comme fondement axiologique de la recherche scientifique (Weber, 1965) à l'objectivité comme idéal-finalité du travail scientifique (Popper, 1998, p.201), il tombe sous les sens que la notion d'objectivité occupe une place de choix parmi les critères de scientificité. Or, ce concept est sous le feu de la critique de la décolonisation épistémique à tel point qu'on pourrait l'assimiler au scepticisme méfiant. Remettre en question la définition de la science comme purement objective et uniquement empirique est loin d'être un rejet de l'objectivité en (dans les) sciences. Au contraire et elle est la position que je défendrai à la suite de Lewis Gordon, la décolonisation épistémique est un véritable projet "d'immuniser" l'objectivité en proposant une approche "universelle vraiment universelle" de la science (cf. Wallerstein, 2008). »

- Garance Benoit (ISJPS - EXeCO) : « *Analyse et synthèse dans la physique cartésienne* »

« Pour parler du monde matériel, faut-il mieux partir des principes issus de la réflexion, ou bien de l'expérience matérielle ? Dans son texte cosmologique de jeunesse, Le Monde ou traité de la lumière, Descartes procédait de la sorte : il commençait par introduire une

explication des principes matériels issus de la nature avant de composer à partir d'eux une fable relatant la formation d'un monde en dehors de notre système solaire. Un tel exposé aura certainement motivé le résumé qu'en feront les philosophes du XVIIIe siècle : « Descartes avait dit : Donnez-moi de la matière et du mouvement ; et je ferai un monde » écrivait ainsi Mérian pour rendre compte de l'entreprise cosmologique de l'auteur. Mais dans la troisième partie des Principes de la philosophie, les choses ne se passent plus tout à fait ainsi. Descartes entend cette fois partir des phénomènes du monde, « non point afin d'en tirer des raisons qui servent à prouver ce que j'ai à dire ci-après, car j'ai dessein d'expliquer les effets par leurs causes, et non les causes par leurs effets, mais afin que nous puissions choisir entre une infinité d'effets qui peuvent être déduits des mêmes causes ». Nous voudrions ici élucider le sens de cette déclaration qui engage les deux voies de la méthode en philosophie que sont l'analyse et la synthèse au regard d'une physique générale du ciel. »

- Chee-Tak Sung HiPhiMo : « *Explorer le principe de correspondance de Samuel Bowles et Herbert Gintis sur l'éducation : que conservent-ils et développent-ils de Marx ?* »

« Étudiez le principe de correspondance tel que développé par Samuel Bowles et Herbert Gintis. Comprenez ses principes fondamentaux, ses applications et ses implications dans le domaine de l'éducation. Explorez et identifiez les influences spécifiques de Marx présentes dans le principe de correspondance. Examinez comment Bowles et Gintis s'appuient sur les idées et les concepts de Marx pour formuler leur cadre de compréhension de l'éducation. »

- Christelle Montjean (IHPST) : « *Que représente le nom d'un virus ?* »

« Le titre de cette présentation se veut être une référence à l'article de Gibbs et Harrison paru dans Nature en 1964. Cependant, il ne rend pas pleinement justice à l'original : « What's in a virus name » capture bien mieux les enjeux liés à la nomenclature des virus. Ce débat vaut la peine de s'y intéresser, car il ne concerne pas seulement les virologues, mais tous ceux et toutes celles amenés à côtoyer les virus : les médecins, les vétérinaires, les agriculteurs, le grand public. Le cas du virus du Covid-19 (le SARS-CoV-2) l'a montré : l'émergence d'un nouveau virus nécessite de lui attribuer rapidement un nom permettant une identification sans équivoque par divers acteurs. Mais quelles informations doit contenir le nom d'un virus ? Cette question est indissociable de celle de la classification. Il s'agit de l'organisation des virus au sein de groupes en fonction de leur similarité qui, pour être significative sur le plan biologique, doit être interprétée à travers le prisme de la théorie de l'évolution. Par exemple, le SARS-CoV-2 doit son nom à sa proximité génétique avec le SARS-CoV. Si ce nom permet de saisir l'histoire évolutive de ce virus, il ne fournit pas directement d'informations sur ses propriétés. Serait-il donc pertinent lui donner un nom qui évoque la maladie qu'il provoque ? Ou est-il envisageable de recourir à plusieurs systèmes d'identification ? Nous verrons ainsi que les noms des virus, loin d'être dénués de sens, sont associés à un véritable contenu sémantique qui est intimement associé aux pratiques classificatoires et reflète la tension entre l'adoption d'un système de classification basé sur l'évolution et le besoin de délimiter et nommer des groupes viraux de façon à refléter leurs propriétés utiles dans différentes disciplines. »

- Sandra Ranchon (IHPST) : « *Archéologie de la domestication* » ?

« Au 18<sup>e</sup> siècle, la zootechnie a théorisé la domestication comme un contrôle des animaux par la main humaine. On retrouve des traces archéologiques de ce contrôle dans les corps des animaux dès le Néolithique, quand les sociétés humaines inventent l'agriculture et l'élevage et modifient leur environnement de manière parfois irréversible. La définition de la domestication

comme un contrôle humain repose pourtant sur un partage entre nature et culture qui fait office de mythe des origines à notre civilisation industrielle.

La domestication mérite donc d'être repensée sous l'angle d'une interaction dans laquelle les non-humains ne sont pas seulement passifs. On la définit aujourd'hui comme un processus dynamique tolérant les allers-retours et prenant de multiples visages. La synthèse éco-évo-dévo en biologie évolutive permet de montrer la plasticité des corps des animaux domestiques dans leur développement : son application en archéologie est précieuse pour déjouer le récit linéaire d'une exploitation grandissante à laquelle nous serions condamnés. Axée sur le devenir individuel et les conditions écologiques, la biologie évolutive fait éclater le dualisme sauvage/domestique issu du grand partage entre nature et culture.

Mon travail repose sur une enquête de terrain auprès des bioarchéologues spécialistes des premières domestications, au laboratoire comme sur le chantier de fouille. J'aimerais profiter de notre discussion pour éclaircir la problématisation de ma thèse."

- Samir Belkif (HiPhiMo) : « *Le sublime et la métaphysique chez Kant* »

« L'expérience esthétique du sublime est-elle nouvelle métaphysique ? Nous devons chercher le fil conducteur d'une unité conceptuelle possible entre la signification de la raison pure théorique, comme une métaphysique spéculative du noumène et des antinomies, et la signification morale de la raison pure pratique, comme une métaphysique de morale et de liberté. Nous suivons donc, où Kant change analytiquement la stratégie de la raison, de la théorique à la pratique, par la voie esthétique du sublime, mais nous devons soumettre l'expérience du sublime à une lecture critique. Nous pouvons indiquer l'explication de Michaël Fössel, qui résume le processus du sublime : « 1) l'affranchissement par rapport à l'objet et à sa forme, 2) la mise en échec des facultés (entendement et imagination) dès lors qu'elles s'ordonnent au souci exclusif de connaître, 3) l'inadéquation entre la nature et l'idée et 4) la permanence de la rationalité (pratique) au lieu même de son échec (théorique) ». (Michaël Fössel, *Le sublime ou la critique de la métaphysique par l'autres moyens*, Lectures de Kant, p207.). Nous remarquons qu'il y a une symétrie, d'un côté, entre le sublime mathématique et la raison spéculative, et d'un autre côté, entre le sublime dynamique et la raison pratique. Autrement dit, existe-t-il une approche acceptable pour dire que le sublime mathématique représente une forme de la raison spéculative, qu'a été découvert dans la Critique de la raison pure, tandis que le sublime dynamique indique la tâche morale, qu'a été découvert dans la Critique de la raison pratique. En effet, ce lien synthétique entre sublime mathématique et raison pure d'un côté, et sublime dynamique et raison pratique d'un autre côté, se constitue sur le processus d'un grand conflit entre les facultés de l'esprit ; un conflit qui se trouve dans la raison pure entre la raison et les facultés de connaître, et qui se renouvelle dans le cas du sublime entre la raison et l'imagination pour rattraper l'infini, « L'imagination rapportera ce mouvement soit à la faculté de connaître, soit à la faculté de désirer, [...] dans la première relation, la finalité sera alors attribuée à l'objet comme une disposition mathématique de l'imagination, dans la seconde, comme disposition dynamique, et c'est la raison pour laquelle l'objet est représenté comme sublime selon ce double mode de penser ». (Kant, CFJ, pp.1013-1014.). »